

# 1 Les hommes comme les hirondelles ...

13 heures 05, comme tous les jours, avant la sieste, mon grand-père, avec son fort accent pied noir :

« La mesure. Respecte la mesure. La valse, 1, 2,3, doucement, va piano, piano, qui va piano va sano. La valse c'est une roue qui emporte avec elle le monde. L'homme danse avec les étoiles. La terre avec la lune. Le soleil avec la terre. Et moi, avec ta grand-mère » La cendre des bastos sans filtre a failli tomber sur le tapis de la chambre. La fumée bleutée dessinait des anges.

« Laisse la fenêtre ouverte. Pourquoi tu veux la fermer ? Laisse qu'ils écoutent. Je vais sur le balcon attention, je te surveille. Allez, joue. 1, 2,3, voilà. Pas trop vite. Voilà. C'est bien.

Regarde celui-là. Bonjour monsieur,  
Il fait bon pour un mois de décembre.

Eh, oui. C'est mon petit fils qui joue. Bonjour madame Eh ! Qu'est ce que vous croyez, bien sûr qu'il joue bien. Joue plus fort, mon fils, joue 1, 2,3. »

13 heures 05, comme tous les jours, avant la sieste de mon grand-père, après les gammes impitoyables, c'est « la valse brune des chevaliers de la lune ... »

Me voilà encore à jouer avec les mots incertains. Rien n'est plus difficile. Ma peau est recouverte d'instantanés multicolores que le temps délave et que je ravive en hurlant envers et contre tous : Je suis le gardien fou, je reste le gardien fou du feu qui joue avec la pluie, qui saute de flaque en flaque, toutes flammes dehors, comme un trimaran sur l'océan. Je suis l'enfant immédiat qui refuse tous les temps imparfaits.

Besoin de parfait comme la mesure, toujours régulière, 1, 2,3...

Un jour, un matin, je regardais sur les fils électriques les hirondelles s'empresser de s'envoler. Elles me quittaient à cause d'un maladroit qui criait Oyez oyez braves gens le Père Noël n'existe pas. Il hurlait. Mes oreilles ont bourdonné. Mon cœur ne respectait plus la cadence.

Alors, forcément, elles l'ont entendu. Ne sont jamais revenues.

J'avais peut-être huit ans. Je n'ai plus jamais pu jouer de valse comme avant. Je ne croyais plus aux trois temps. Aux chevaliers de la lune. Mes 1, 2,3, n'étaient plus réguliers.

Puis je suis allé au lycée. La ligne droite. Le rythme binaire de la cantine a

remplacé les 13 heures 05 d'avant la sieste. Les hirondelles ? Je ne les jamais revues. Du moins celles qui se sont envolées ce jour là. Je ne renoncerai jamais à les retrouver. Je l'ai juré. Accordéon au poing. Je fixais, les yeux ouverts, des accords étirés comme la mer quand elle est calme à peine chahutée par un beau chalutier qui semble immobile. Il avance avec une infinie discrétion. Il engouffre dans ses cales l'embrun et le voyage. Il disperse ses espérances au fil de l'eau et du vent. Les poissons s'en fichent, les oiseaux aussi. Les hommes s'en nourrissent.

Mes hirondelles, c'est sûr, en raffolent.

Le nez souvent collé à la fenêtre, capitaine à la barre d'un invisible rafiote, je les regardais. Sur cinq fils électriques accrochés au poteau, des notes noires, les ailes frissonnantes, scrutaient l'invisible symphonie : l'Afrique ; et par instants furtifs, elles se tournaient vers moi. Chacun de son côté de la fenêtre et pourtant, nous le savions, le même rêve dans nos coeurs. Ce même élan qui les pousse à s'envoler tout en haut dans le ciel, ce même aimant qui me pousse à embarquer pour ces îles de papier, ce premier cri qui te pousse à marcher, les pieds dans l'argile, au delà de l'horizon.

Les hirondelles comme les hommes espèrent un royaume.